

MAIS HEU, PIS BON, BEN ALORS VOILA, QUOI !

MARQUEURS DE STRUCTURATION DE LA CONVERSATION

ET COMPLETEUDE

Antoine Auchlin

Université de Genève

0. INTRODUCTION

On sait depuis le texte de Göllich (1970) que certains éléments du français parlé ont pour fonction essentielle de "structurer" le discours ou la conversation; Göllich nomme ces éléments "Gliederungssignale", "signaux de structuration"; ils seront désignés ici par l'expression "marqueurs de structuration de la conversation" (MSC).

Je n'ai pas tant pour but de faire un inventaire exhaustif des MSC (d'autant que, comme l'a signalé Göllich, il s'agirait d'un inventaire ouvert) que d'examiner en quoi consiste le travail de "structuration de la conversation", et comment les MSC se chargent de ce travail; sur la base de cet examen, je proposerai un classement des MSC; et je tenterai enfin de rattacher ces remarques à des propositions générales sur la conversation.

Le corpus qui a servi de base à ce travail est assez hétéroclite : il est constitué d'enregistrements dans une librairie, d'interviews radiophoniques, de conversations entendues ici et là et, dans une moindre mesure, des textes qui constituent le corpus de Göllich, ainsi que des conversations transcrites dans Mouchon (1980), Dannequin (1980), Bachmann & Cohen (1980). Les exemples de conversation authentique que je citerai sont exclusivement tirés des enregistrements en librairie ou de Mouchon (1980).

Ce travail est issu du croisement de deux problématiques : celle de la recherche d'une procédure d'analyse de conversations authentiques en termes d'actes de langage, et celle d'une étude générale des

marqueurs pragmatiques, lesquelles constituaient la toile de fond du no 1 des CAHIERS DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE (1980) (désormais CLF (1980)). Il s'agit ici plus d'une sorte de "coup d'essai" que d'un travail de synthèse achevé; en ce sens, il est fait d'hypothèses plus que de preuves. Je prie le lecteur de le lire comme tel.

0.1. *Inventaire.*

Le fait que ce travail ne prétende pas à un inventaire exhaustif des MSC provient de cela qu'il n'y a pas de critère stable de repérage de ces éléments (cf. 1.3.) En conséquence, l'ensemble restreint qui fait l'objet de cet article est obtenu de manière assez intuitive : partiellement à partir de l'inventaire de Gölich (1970), partiellement à partir de l'inventaire des "marqueurs géographiques" de N. de Spengler (1980) et à partir du constat de forte récurrence de certains éléments dans les corpus étudiés. Je n'ai de loin pas retenu tous les signaux de Gölich; inversement, certains éléments que je considère comme MSC ne figurent pas dans sa liste (*au fait, maintenant, par exemple*); je n'ai, de même, pas repris tous les "marqueurs géographiques" de N. de Spengler, mais seulement deux d'entre eux : *à propos* et *au fait*.

Les morphèmes et locutions que je désignerai comme MSC sont : *au fait, à propos, ah oui + (dis-donc / dites, j'y pense, au fait), ouais mais, maintenant, quoi, alors, ben, pis, et les composés ben alors, pis alors, et alors, bon alors, alors bon, pis bon, bon pis, bon ben, ben bon, alors voilà, ben voilà, pis voilà.*

Il faut noter que les MSC "composés" semblent figés; qu'on peut en prolonger la liste en combinant trois éléments (*bon ben alors, pis alors bon, etc.*), ou plus; que j'ai exclu de cette liste de MSC des morphèmes qui peuvent apparaître comme seuls constituants d'un tour de parole : *bien, bon, mmh, ouais, ouais ouais*, et qui sont dans ce cas des marques de "prise en compte".

1. STRUCTURATION DE LA CONVERSATION

1.1. Qu'une conversation soit structurée me semble relever de deux sortes de faits :

- 1) des faits interactionnels : une conversation "se construit" sur la base de la participation et de l'"engagement" mutuel des protagonistes. L'unité d'analyse privilégiée de cet ordre de faits est la notion d'"échange" telle qu'elle est abordée dans CLF (1980), où il est montré comment une conversation est structurée par des échanges qui se succèdent et s'enchâssent les uns dans les autres;
- 2) des faits discursifs : les échanges sont construits à partir des "interventions"⁽¹⁾ des protagonistes; celles-ci peuvent être réduites (dans un cas idéal - pour l'analyste) aux constituants d'un "échange minimal" (acte d'un locuteur + marque de la prise en compte de l'acte par l'autre locuteur), mais ne le sont pas toujours. Empiriquement, une intervention est généralement structurée en constituants divers : actes de langage, ou - puisqu'un constituant d'une intervention peut donner lieu à un échange - échanges. L'organisation interne des interventions me semble constituer un fait de structuration de la conversation, et elle peut être abordée à partir des notions d'"acte directeur" et d'"interactivité" telles qu'elles sont développées et reprises dans CLF (1980).

Pour rendre compte des faits de structuration de la conversation en tenant compte à la fois de 1) et de 2), je propose de faire tout d'abord une double hypothèse :

- a) une conversation produit un "texte" et un seul ("texte" au sens de Harweg (1968) repris par GÜlich, c'est-à-dire désignant aussi la production orale);
- b) ce texte se développe au cours de la conversation à des niveaux divers - je parlerai de "niveaux de textualisation".

1.2. *Niveaux de textualisation.*

La notion de "niveaux de textualisation" doit permettre d'exprimer l'idée que des énoncés entretiennent entre eux des relations

(1) Par "intervention" il faut entendre : acte, ou séquence d'actes de langage d'un locuteur, groupés autour d'un acte directeur.

de coordination et de subordination. En ce sens, elle reprend une distinction que l'on peut faire entre deux sortes de fonctions interactives : les fonctions interactives coordonnées (réponse, ajout, ...) et les fonctions interactives subordonnées (justification, explication, ...). Ainsi, une réponse à une question occupe le même niveau de textualisation que la question, une justification un niveau de textualisation inférieur à celui de l'acte dont le contenu fait l'objet de la justification.

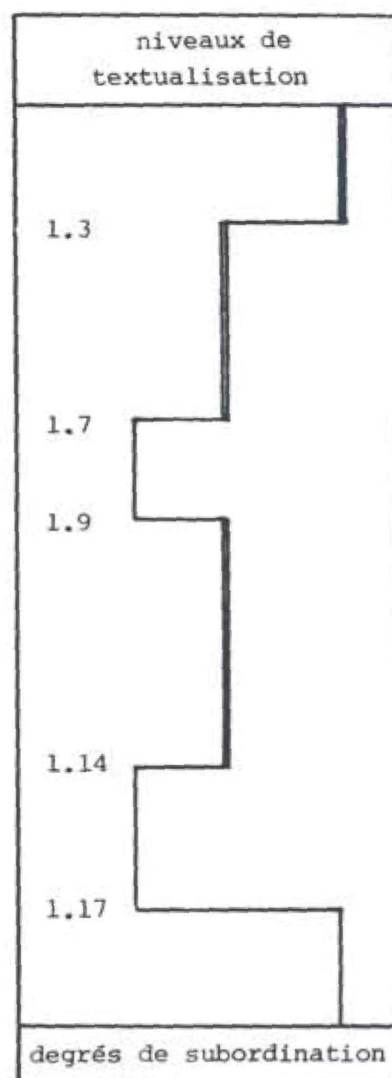
On peut établir une correspondance entre le système d'analyse en échanges développé dans CLF (1980) et les niveaux de textualisation. Dans le système d'analyse en échanges, les deux critères de hiérarchisation sont le degré d'enchâssement des échanges, et le type de rapport qu'entretiennent les constituants au sein de l'unité de rang supérieur : "constitutif", c'est-à-dire nécessaire, ou "fonctionnel", c'est-à-dire facultatif. Par rapport à ce système on peut poser que le niveau de textualisation d'un énoncé est celui de la plus haute unité de rang de laquelle il est un constituant nécessaire. Ainsi, une "demande de renseignements supplémentaires", avec sa réponse, en tant qu'ils constituent un échange "fonctionnel" dans un échange de rang plus élevé, occuperont un niveau de textualisation inférieur à celui de l'acte directeur de cet échange de rang plus élevé, à l'égard duquel la demande est dite "supplémentaire". On peut alors ajouter, à la double hypothèse de l.l., que la structuration en échanges peut s'établir à tous les niveaux de textualisation d'une intervention. Toutefois, pour que l'échange ouvert par une intervention soit réputé clos, il faut que la structuration en échanges s'établisse au niveau de textualisation le plus élevé de cette intervention.

Soit le fragment de conversation (1) où le libraire (L) vient d'informer son client (C) qu'il n'a pas le livre que ce dernier lui demande, et qu'il ne l'a pas identifié sous tous les points de vue pertinents pour une commande.

Dans le schéma de la page suivante, la représentation des niveaux de textualisation en une ligne brisée permet de rendre compte des degrés de subordination des énoncés les uns par rapport aux autres ainsi que du niveau de textualisation auquel des échanges sont établis.

(1)

- 1 L : *faut qu'j'vous commande*
 2 C : *mmh - ça va*
 3 L : *alors ça doit exister*
 4 *en FOLIO*
 5 C : *en FOLIO*
 6 L : *sauf erreur -*
 7 *j'veais d'ailleurs vérifier ça*
 8 *tout d'suite - SALINGER /*
 9 *alors en FOLIO y a UN JOUR*
 10 *REVE POUR LE POISSON BANANE -*
 11 *ET AUTRES NOUVELLES - voilà*
 12 C : *voilà*
 13 L : *oui -*
 14 *alors ils ont pris simplement*
 15 *un titre - c'est traduit par*
 16 *ROSSI - ouais*
 17 *ben voilà c'est les NOUVELLES*
 18 *de SALINGER*



N.B. La double ligne signale un échange.

Elle permet en outre de constater qu'à chacun des changements de niveau de textualisation apparaît un MSC ou un connecteur argumentatif :

- 1.3 : *alors* (ouverture d'une "sous-tâche" : précision sur le contenu propositionnel de l'offre de commande);
 1.7 : *d'ailleurs* (introduction d'un "argument supplémentaire"⁽¹⁾ en faveur de l'hypothèse des ll.3-4);
 1.9 : *alors* (confirmation de l'hypothèse des ll.3-4);
 1.14: *alors* (explications sur le contenu propositionnel de l'acte d'information des ll.9-11);
 1.17: *ben voilà* (conclusion).

(1) cf. Ducrot & al. (1980, 193-232).

L'hypothèse que je fais est la suivante :

les MSC donnent des indications sur le niveau de textualisation des énoncés sur lesquels ils portent.

Ainsi, si, comme Gölich l'a montré, les MSC ont pour tâche de délimiter les différentes propositions, les différents énoncés les uns par rapport aux autres, ils me semblent également avoir à charge, en les organisant les uns par rapport aux autres, de les relier (cf. chapitre 3).

1.3. Structuration et délimitation des marqueurs.

1.3.1. Une remarque ici s'impose : si une part du travail spécifique des MSC peut être exprimée en termes de niveaux de textualisation, la réciproque en revanche n'est pas vraie, et tout "travail" sur les niveaux de textualisation, pour structurant qu'il soit, n'est pas nécessairement le fait d'un MSC (cf. ex. (1), 1.7 : *d'ailleurs*).

Soit l'exemple (2), emprunté à N. de Spengler (1980, 145) :

(2) A : *t'es pas venu avec nous*
B : *t'auras pas de dessert*

(où A et B sont des actes du même locuteur).

- i) la relation d'inférence de A à B semble suffisamment explicitée par le contenu des énoncés, sans qu'aucun connecteur pragmatique (y compris les MSC) ne soit requis; A est à un niveau de textualisation inférieur à B;
- ii) on peut néanmoins préciser la relation au moyen d'un connecteur : *puisque* A, B;
- iii) on peut également articuler A à B par certains MSC : *alors, ben, bon ben, ben voilà*, etc. (tous les MSC figurant dans les cases 4 et 7 du tableau I).

Cet exemple illustre les difficultés de délimitation de l'ensemble des MSC. On pourrait en effet considérer que puisque *puisque* (dans (2)), ou *d'ailleurs* (dans (1)) servent à articuler des segments sur des niveaux de textualisation, ils devraient être considérés comme

MSC⁽¹⁾. Dans le même mouvement l'ensemble des MSC devrait être élargi à tous les connecteurs pragmatiques (marqueurs argumentatifs, d'interactivité, etc.) lesquels, en tant qu'ils indiquent des rapports entre propositions, actes, interventions, effectuent du même coup un "positionnement relatif" (en termes de niveaux de textualisation) de ces entités mises en relation.

On peut invoquer deux arguments pour justifier le choix de considérer les MSC "au sens restreint" : le premier est issu du constat que les marqueurs argumentatifs comme les marqueurs d'interactivité font plus qu'indiquer un positionnement relatif des segments connectés : ils thématisent ces relations, donnant ainsi des indications sémantiques supplémentaires – plus ou moins précises – sur la nature de cette relation⁽²⁾ ; le second argument est complémentaire du premier, et reprend l'idée de Göllich selon laquelle les "Gliederungssignale" se caractérisent par une "perte de leur signification lexicale". Quoique cette affirmation me semble devoir être nuancée, précisée, et reprise cas par cas, elle est néanmoins intuitivement vraisemblable, à ce niveau de généralité; que l'on considère *alors*, ou *ben*, par exemple (cf. 2.3.3. & 2.3.4).

Il n'est ainsi pas étonnant que les MSC aient des correspondants plus précis parmi les marqueurs argumentatifs, d'interactivité, ou les marqueurs temporels, par rapport auxquels ils se signalent par un sémantisme plus vague et des conditions d'emploi plus larges : les MSC "condensent", en n'indiquant qu'un rapport de niveaux de textualisation, souvent plusieurs connecteurs plus précis.

1.3.2. Si l'on reprend l'exemple (2) en inversant l'ordre des énoncés (B - A), on peut constater :

- i) que le rapport, sans connecteur, entre B et A est toujours assez clair;

(1) On pourrait également "faire le saut" du support morphologique et prendre en compte toutes les propriétés sémantiques à partir desquelles on infère, entre les énoncés d'où on les tire, telle ou telle relation.

(2) Il suffit de renvoyer aux travaux de Ducrot & al. (1980) sur *mais*, *eh bien*, *d'ailleurs*, du Groupe λ -1 (1975) sur *car*, *parce que*, *puisque*, *et*, *ici même*, à Moeschler & de Spengler sur *quand même*.

- ii) que l'on peut, comme précédemment, articuler les deux énoncés au moyen de *puisque* : B *puisque* A;
- iii) qu'en revanche aucun des MSC qui pouvaient apparaître entre A et B ne peut le faire ici;
- iv) que par contre un ensemble d'éléments figurant dans l'inventaire de Gūlich, et qui ont été repris par Settekorn (1977) sous le nom de "particules à fonction de recherche d'approbation discursive" (RAD) peuvent apparaître dans la séquence en "affectant" l'énoncé A :

(3) B : *t'auras pas de dessert*

A : (*tu comprends, tu sais*) *t'es pas venu avec nous*
(*tu comprends, tu sais*)

Settekorn a montré de façon convaincante comment ces particules portaient sur des segments à fonction de justification dans des séquences argumentatives; je ne reviendrai pas sur son travail et me contente de faire figurer dans le tableau ci-dessous la dénomination générale RAD, attestant ainsi que comme MSC, ces particules sont intégrables à la description générale que je voudrais suggérer.

2.1. Classement des MSC.

2.1.1. Préalablement à un classement en termes de niveaux de textualisation, il faut distinguer deux sortes de situations d'apparition des MSC :

- i) hors de tout cotexte déterminé : seul est requis un "contexte conversationnel" — qu'une conversation soit, ou ait été, précédemment, ouverte (sauf pour *alors* qui ne pose pas même cette contrainte d'emploi);
- ii) dans un cotexte défini; deux cas se présentent alors :
 - a) l'occurrence qui précède immédiatement le MSC, ou celle(s) à laquelle le MSC rattache celle sur laquelle il porte, est une occurrence du même locuteur (dans le tableau : L \equiv);
 - b) l'occurrence qui précède immédiatement le MSC, ou celle(s) à laquelle le MSC rattache celle sur laquelle il porte, est une occurrence de l'autre (d'un autre) interlocuteur (dans le tableau : L \neq).

N.B. : Une grande partie des MSC, dans le cas ii), opèrent indistinctement sous a) ou sous b). Ils apparaissent alors comme "sans contraintes sur L".

2.1.2. Les MSC sont classés selon leur type de comportement à l'égard de niveaux de textualisation :

- 1) ils effectuent une ouverture en introduisant un énoncé à un niveau de textualisation sans le rattacher au niveau de textualisation d'un énoncé précédent; sont principalement dans ce cas-là les MSC faisant l'objet de i) ci-dessus. Ils sont dits "sans indexation" du niveau de textualisation;
- 2) ils introduisent un énoncé de même niveau de textualisation que ce qui précède: ils réalisent un enchaînement "linéaire";
- 3) ils réalisent un enchaînement avec un énoncé d'un niveau de textualisation inférieur ou supérieur à celui de l'énoncé qui précède (cf. ex. (2) et (3)); ce type d'enchaînement est dit "décrochement";
- 4) ils effectuent un enchaînement avec un énoncé d'un niveau de textualisation supérieur à ce qui vient d'être dit, niveau de textualisation particulier en cela qu'il est supposé être celui, maximal pour une séquence, d'une conclusion. Ce type d'enchaînement est dit "indexation au niveau maximal".

2.1.3. Tableau I.

contraintes sur L	sans indexation	linéaire	décrochement	indexation au niveau maximal
L ≡	1	<i>pis</i> ² <i>pis bon</i> <i>bon pis</i> <i>pis...quoi</i>	3 RAD	<i>alors voilà</i> ⁴ <i>pis voilà</i> <i>ben voilà</i>
sans contraintes sur L	<i>au fait</i> ⁵ <i>à propos</i> <i>alors</i> <i>mais (heu)</i> <i>ah oui+ j'y</i> <i>pense, etc.</i>	<i>pis alors</i> ⁶ <i>et alors</i> <i>maintenant</i>	<i>alors</i> ⁷ <i>alors bon</i> <i>alors...quoi</i> <i>bon alors</i> <i>ben alors</i> <i>ben bon</i> <i>ben...quoi</i> <i>bon ben</i> <i>ben</i>	8
L ≠	<i>ouais mais</i> ⁹	<i>ben</i> ¹⁰	11	12

2.2. On peut commenter brièvement le tableau de la page précédente :

2.2.1. Revenons tout d'abord sur les exemples (2) et (3). Si dans l'un et l'autre cas certains MSC sont impossibles, ce sont ceux qui figurent dans le tableau comme "linéaires", et qui ne me semblent pas à même de réaliser le changement de niveau de textualisation ("décrochement") marqué par les énoncés eux-mêmes. Parmi les MSC qui pouvaient apparaître entre A et B (ex. (2)) - "décrochement ascendant" - j'avais signalé ceux des cases 4 et 7. Il faut noter à propos des premiers (4) qu'ils ajoutent un caractère nettement conclusif à B. Il n'est, en revanche, pas surprenant qu'ils ne puissent pas articuler B à A (ex. (3)); il suffit de se reporter à leur critère de classement pour expliquer cette impossibilité. A propos des seconds (7), cette impossibilité ne semble pas résider dans le type de "mouvement" qu'ils devraient accomplir (décrochement descendant) : voir l'exemple (1) pour le constater⁽¹⁾. Le fait est que des MSC plus spécialisés (RAD) peuvent articuler, dans cet ordre B - A, les deux énoncés.

2.2.2. Il conviendrait d'affiner sensiblement le classement des MSC à partir de ce tableau, relativement aux "objets conversationnels" qu'ils peuvent mettre en relation, c'est-à-dire par rapport aux endroits où ils peuvent apparaître dans une analyse en termes d'échanges, d'interventions, d'actes de langage. Je me contenterai ici de quelques remarques dans ce sens.

Notons tout d'abord que dans la ligne des MSC "sans contraintes sur L", c'est-à-dire qui peuvent apparaître en début de tour de parole (et pour autant qu'ils le fassent), certains sont nécessairement attachés à l'ouverture d'un échange, et, dans cet échange, généralement à l'ouverture d'une intervention directrice (c'est-à-dire d'une séquence d'actes qui aura pour propriété, entre autres, celle de déterminer comme interactive l'intervention de l'autre protagoniste avec laquelle elle formera un échange) : ce sont les MSC "sans indexation". Parmi les MSC "linéaires", l'un est particulièrement attaché à l'ouverture d'interventions directrices d'échanges subordonnés, interventions

(1) On peut tenter une explication *ad hoc* : l'impossibilité est peut-être due à certains traits sémantiques "résiduels" des MSC de la case 7 et au degré de spécification requis par cette relation de justification.

coordonnées à une séquence qui précède : *maintenant*. Parmi les MSC "décrochement", certains apparaissent plutôt à des frontières d'échanges (*alors, alors bon*, p. ex.), d'autres plutôt à des frontières d'interventions (*bon ben*, p. ex.). La grande régularité d'emploi de *ben* en début de réponse (intervention interactive) est à l'origine de son double classement : *ben* en début de réponse (L \neq) réalise un enchaînement linéaire, ce qui n'est pas le cas lorsqu'il apparaît, par exemple, à l'intérieur d'une intervention (cf. 2.3.1.).

Dans l'ensemble de ces cas, à défaut d'un examen détaillé des MSC et de leurs conditions d'emploi, on doit parler plus de "préférences" que de conditions de "grammaticalité pragmatique". Ces indications constituent ainsi plus des moyens heuristiques que des repères absolus.

2.3. Je voudrais ici, à l'aide de quelques exemples tirés du corpus, illustrer quelques-uns des problèmes que pose le traitement des MSC.

- (4) (i) *ouais ouais c'est le mec qu'a il a 16 ans
seulement heu /*
(ii) *ben c'est pas un paumé quoi*
(iii) *mais enfin heu : i compte tout le temps sur
les autres c'type-là*
(iv) *bon pis une fois j'en ai eu ras l'bol j'l'ai
attrapé (...) (ex. tiré de Mouchon 1980, 98).*

2.3.1. Cet exemple permet tout d'abord d'expliciter le type de fonctionnement que j'attribue aux MSC composés avec *bon* en première partie, et le type d'enchaînement que j'ai qualifié de "linéaire".

Bon semble réaliser la clôture d'une chaîne d'énoncés; ici : (i) - (iii), caractérisation du mec en question, à travers la structure concessive ouverte à *ben* : (i) il a 16 ans (conclusion implicite pour un locuteur de 14 ans : il devrait tout de même, à cet âge-là, savoir se débrouiller seul); (ii) certes ça n'est pas un paumé (implicite : je concède r, que ça n'est pas encore pathologique); (iii) mais enfin il compte tout le temps sur les autres (donc non-r : c'est quand même déjà assez grave). *Bon* réalise la clôture de cette chaîne argumentative, avec sa conclusion implicite non-r. Sur le plan des niveaux de

textualisation, l'énoncé (i) est au niveau du récit, l'énoncé (ii), introduction d'argument concessif est un niveau en dessous, comme (iii) d'ailleurs; la conclusion qu'on peut tirer, non-r, toutefois est à un niveau supérieur : au niveau de (i). *Bon* "totalise" ainsi la séquence, ce qui permet à *bon pis* de réaliser un enchaînement linéaire : *une fois j'en ai eu ras l'bol* reprend le récit sans qu'il soit tiré argument pour "en avoir ras l'bol" du fait que, quand même, ce mec, alors : La situation serait tout autre, par exemple, avec un MSC de décrochement (*bon alors, bon ben*, par ex.), qui, posant la séquence (iv) à un niveau de textualisation supérieur à ((i) - (iii)), laisserait entendre que cette dernière est un argument pour (iv). On peut ainsi conclure que le niveau qui semble pertinent pour caractériser un enchaînement en termes de niveaux de textualisation n'est pas nécessairement celui de l'acte immédiatement précédent; en l'occurrence, c'est celui de l'acte directeur de la séquence que clôt *bon*; il est toutefois difficile de décider si cet acte directeur est l'énoncé (i) ou la conclusion implicite non-r.

2.3.2. Le même exemple permet d'illustrer le fait que *bon* et *quoi* ont quelque parenté lorsqu'ils sont associés à un autre MSC : l'énoncé (ii) est ouvert par *ben* et clôt par *quoi*; il me semble que *ben...quoi* peut, avec les mêmes effets de clôture et de manifestation du contenu implicite, être remplacé par *ben bon* (de plus, de l'un comme de l'autre résulte le même effet particulier de thématisation).

2.3.3. *Ben - eh bien.*

(5) (suite de l'exemple (1) : le libraire L a cherché la référence du livre dans un autre catalogue, et conclut) :

L : *alors en fait c'est en FOLIQ qu'vous trouvez*

C : *mmh - non parc'qu'c'est juste pour une nouvelle
pis ch'sais pas - si elle est pas là-d'dans heu :*

L : *bien si elle est pas là-d'dans ben c'est pas grave
parc'qu'moi j'peux l'avoir heu : j'le garderai
pour l'stock*

Le refus du client (*non*) est expliqué-justifié (niveau de textualisation inférieur) par : a) *c'est juste pour une nouvelle* et b)

si elle est pas là-d'dans; a) et b) sont, comme arguments, au même niveau de textualisation (reliés par *pis* ainsi que par *ch'sais pas*, qui marque le côté hypothétique de la proposition qui suit), et 1° convient ensemble à énoncer la conséquence Q' (je ne le voudrai pas) de laquelle

2° on peut conclure C' (ça ne sert à rien de le commander).

A quoi le libraire réplique : *bien si elle est pas là-d'dans* (b) *ben c'est pas grave* (c), suivi de (d), explication de l'affirmation (c) : *j'peux l'avoir heu : j'le garderai pour l'stock*, où le couple (c)-(d) constitue ce Q qui invite à la conclusion C, différente de C' : faut le commander⁽¹⁾.

Si le traitement de *ben* comme d'un *eh bien* peut ici être appliqué, il n'en va pas de même partout. Tout d'abord, le *bien* du libraire, plus proche morphologiquement de *eh bien* que ne l'est *ben* ne peut pas être traité comme *eh bien* : on aurait alors : *eh bien S*, *eh bien Q*, donc C. Il semble plutôt se rapprocher des *ben* de début de réponse mentionnés dans 2.2.2. comme MSC linéaires (et en effet, la reprise par L de (b) constitue un enchaînement linéaire). Ensuite, si l'on se reporte à l'exemple (4) on doit constater que le *ben* ne peut pas être traité comme *eh bien* : en effet, dans (4), l'orientation argumentative de (ii) devrait être inverse de ce qu'elle est pour que l'on puisse, en tenant la description de C. Sirdar-Iskandar pour correcte, prendre *ben* pour un *eh bien*⁽²⁾.

2.3.4. Alors.

(6) *alors ça doit exister en FOLIO*

Alors est probablement le MSC le plus large d'emploi, et (donc) le plus difficile à cerner. Si *alors* est considéré par

- (1) On aura reconnu le type de traitement que C. Sirdar-Iskandar (1980) propose pour *eh bien*.
- (2) On peut néanmoins, en forçant l'interprétation de cet exemple, considérer que *ben* porte sur (ii) et (iii); les deux énoncés étant articulés par *mais*, et conformément au traitement de *mais* proposé par Ducrot & al. (1980), l'orientation argumentative globale de (ii) et (iii) permet de considérer *ben* comme un *eh bien*. Il faut alors traiter le *quoi* intermédiaire séparément de *ben*. Avantage relatif d'ailleurs, puisque nombre d'autres *ben* dans le corpus résistent à leur assimilation avec *eh bien*.

N. de Spengler (1980) comme un marqueur d'interactivité conclusif, ses emplois débordent fréquemment du cadre de cette caractérisation; le *alors* qui sert à C. Sirdar-Iskandar de comparant pour *eh bien*, dont elle dit qu'il ne peut relier S (une situation, de laquelle on infère Q, cf. 2.3.3.) à une énonciation, à un "dire", ne correspond pas à celui de l'exemple (6). On peut en effet paraphraser ce dernier par "dans ce cas (S), il est pertinent de faire l'hypothèse que ça existe en FOLIO", où *alors* relie bien S à l'énonciation de *ça doit exister en FOLIO*. Par rapport à l'affirmation de C. Sirdar-Iskandar selon laquelle *alors* serait (avec *puis*) la "locution d'enchaînement narratif par excellence", il me semble que ce *alors* apparaît plutôt sous la forme combinée *pis alors* (enchaînement linéaire); des autres emplois de *alors* on ne saurait prétendre systématiquement qu'ils constituent des enchaînements narratifs.

Le fait qu'*alors* apparaisse à deux endroits dans le tableau I montre bien la difficulté qu'il y a à le saisir. Il me semble toutefois qu'à travers ce double classement, on peut rendre compte des emplois de *alors* dans la conversation et de son travail de MSC.

3. MSC ET COMPLETEUDE

Selon GÜlich les MSC "ont une fonction de communication, en cela

- 1° qu'ils aident le récepteur à s'orienter sur la construction et le contenu des propos du locuteur;
- 2° qu'ils aident le locuteur à formuler son discours" (GÜlich 1970, 297).

Je serais pour ma part tenté de les intégrer à une problématique autre que celle de la clarté et de la transparence de la communication.

3.1. Les MSC répondent tout d'abord à une explicitation de la maxime de pertinence de Grice, explicitation que Flahault (1978, 108), à l'instar de R. Lakoff et de R. Kempson, formule de la manière suivante : "que les éléments de vos phrases ainsi que les parties de votre discours non seulement ne se contredisent pas, mais encore soient reliés suivant un fil intelligible"⁽¹⁾. Cette "sous-maxime" me semble

(1) *Peut-être faut-il rappeler le rôle constitutif et non normatif que Flahault fait jouer à la maxime de pertinence : "en tant que règle constitutive, le "soyez pertinent" n'aurait pas, en toute rigueur, à être formulé comme impératif, mais comme constat : il n'est pas d'humain qui, en tant que tel, ne vise à être pertinent" (1978, 108).*

jouer un rôle de premier plan à l'égard des MSC tant dans le discours monologique où, en les articulant, les intégrant, ils relient des segments, que dans le jeu interactionnel, où ils permettent (lorsqu'ils apparaissent au début d'un tour de parole) d'ancrer le propos d'un locuteur à ce qui vient d'être dit, ou, comme le disent Cadiot, Chevalier & al. (1979) à propos de *mais* de réaliser des "agrippages de discours".

Cette affirmation rejoint directement l'hypothèse selon laquelle une conversation ne produit qu'un seul texte. Elle autorise ainsi à reformuler la proposition de Flahault, en disant : que les parties de votre discours soient reliées entre elles et au texte conversationnel suivant un fil intelligible. D'où la nécessité de cet "agrippage" du discours à ce qui précède.

3.2. Pour autant que l'hypothèse suivant laquelle les MSC donnent des indications sur les niveaux de textualisation respectifs des segments articulés soit vraie, elle mérite ici deux prolongements.

3.2.1. Le premier est lié aux MSC qui interviennent lors de changements de tour de parole : s'ils sont supposés réaliser l'"agrippage" d'une intervention à ce qui précède, ils me semblent le faire compte tenu du niveau de textualisation de l'énoncé, de l'intervention ou de l'échange qui précède (cf. 2.3.3. ex (5)).

Cette affirmation permet peut-être d'expliquer que certains MSC "sans indexation", c'est-à-dire ceux dont l'apparition n'est pas soumise à des contraintes cotextuelles, "fassent semblant" de thématiser une relation avec ce qui précède : *au fait, à propos*.

Quant aux MSC qui posent des contraintes cotextuelles ("linéaire", "décrochement", "indexation au niveau maximal"), leur emploi à un changement de tour de parole est supposé respecter le type d'enchaînement en termes de niveau de textualisation qu'ils réalisent (cf. 2.2.2.). Il faut noter toutefois dans ce cas (changement de tour de parole)

- 1° que les enchaînements linéaires sont relativement rares;
- 2° que les enchaînements réalisant une "indexation au niveau maximal" semblent impossibles;

3^o que dans les conversations à caractère polémique le MSC le plus fréquent aux changements de tour de parole semble être *mais* ou *ouais mais*, c'est-à-dire un MSC classé comme "sans indexation".

Ces trois points peuvent s'expliquer à partir du constat qu'il est souvent difficile de déterminer à quel niveau de textualisation se placent les propos qui précèdent, si ce sont des propos d'un autre interlocuteur. Qu'on enchaîne une réponse à une question avec *ben* (linéaire) n'est alors pas surprenant, puisque ces deux actes sont au même niveau de textualisation. Que dans une conversation polémique les prises de parole s'ouvrent avec *mais* atteste peut-être moins de la difficulté à déterminer que de la volonté d'ignorer le niveau de textualisation de ce qui précède, tout en y "agrippant" son propre discours, réalisant par là cet "affrontement réel des protagonistes à travers l'articulation du *mais*" dont parlent Cadiot, Chevalier & al. (1979, 99).

3.2.2. Le second prolongement a trait aux rapports entre les divers niveaux de textualisation, et aux rapports avec l'un d'eux particulièrement, que j'ai appelé "niveau maximal". Ce niveau de textualisation maximal est celui où s'établissent les conclusions. En tant que tel, c'est également celui par rapport auquel les énoncés des niveaux de textualisation inférieurs sont rendus pertinents, ou, en d'autres termes, celui par rapport aux énoncés duquel les énoncés des niveaux de textualisation inférieurs peuvent être interprétés. Il est dit "maximal" par le fait qu'il n'y a pas, au-dessus de celui-là, de niveau de textualisation par rapport auquel les énoncés qui occupent le niveau de textualisation maximal pourraient être interprétés⁽¹⁾. Les énoncés qui occupent ce niveau-là doivent valoir pour eux-mêmes.

La détermination d'un niveau de textualisation comme maximal est le résultat de négociations tacites entre les protagonistes d'une conversation. Ces négociations portent sur une évaluation mutuelle de l'un par l'autre, de leurs savoirs et de leurs croyances respectifs, ainsi que sur les besoins de la situation; cette évaluation peut se

(1) Je rapproche cette réflexion de l'affirmation de Ducrot & al. (1980, 22) selon laquelle "attribuer un sens à un énoncé c'est donc entreprendre une démarche explicative, c'est chercher à savoir pourquoi l'énoncé a été produit."

faire en cours de - et à travers la - conversation⁽¹⁾. Une telle négociation est nécessairement tacite : si elle ne l'était pas, les énoncés par lesquels elle s'établirait devraient occuper un niveau de textualisation supérieur à celui qui serait prétendu maximal, et qui devrait, pour justifier la validité de l'objet des énoncés l'occupant (la validité du prétendu niveau de textualisation maximal) être soumis à des mesures suspensives; lesquelles, à leur tour, ne pourraient être formulées qu'à un niveau de textualisation supérieur, etc.

Ce niveau de textualisation maximal, auquel on admet que valent toutes seules les réponses aux questions "pourquoi E dit x", plafond des chaînes argumentatives, a ceci de particulier que, dans toute situation conversationnelle il s'établit comme n'ayant pas de dehors (ou d'au-dessus) pour lui. C'est-à-dire sous les formes de la complétude⁽²⁾.

3.3. Le point commun à 3.1. et 3.2. est que les MSC, en tant d'une part qu'ils contribuent à satisfaire cette explicitation de la maxime de pertinence selon laquelle les énoncés doivent être reliés suivant un fil intelligible; d'autre part en tant qu'ils agissent sur les niveaux de textualisation, signalant ainsi

1^o une "distance" relative au niveau de textualisation maximal;

(1) Il me semble que la description de Ducrot & al. (1980, 235) de d'ailleurs comme faisant intervenir une modification de l'image de l'interlocuteur rentre aisément dans cette analyse. En effet, changer l'image de l'interlocuteur (de l'allocutaire) peut revenir soit à comprendre (ou faire semblant) qu'il lui faut plus d'arguments pour une conclusion C, soit, en produisant un énoncé par rapport auquel la conclusion C fait office d'argument, à modifier en l'élevant le niveau de textualisation maximal.

(2) On pourrait appeler "idéo-conversationnel" cet ordre de complétude attaché à la négociation tacite du niveau de suffisance des chaînes argumentatives, des réseaux de pertinence, et du "valoir pour soi" des énoncés. En tant que tel, cet ordre de complétude doit être opposé à trois autres "ordres de complétude" : 1^o complétude interactionnelle, qui ressemble à l'"équilibre" dans les échanges de Goffman; 2^o complétude interactive, résolution d'un couple de fonctions illocutoire et interactive (cf. CLF 1980); 3^o complétude sémantique, qui correspond au degré de satisfaction de contraintes informatives liées aux propriétés sémantiques de lexèmes ou de leur emploi (cf. de Cornulier 1980).

2° la maîtrise du locuteur de la "topographie" conversationnelle, sont des marques du rapport qu'entretiennent les protagonistes à la complétude, et attestent ainsi de leur demande de reconnaissance dans telle situation de parole⁽¹⁾.

4. *Pis alors ?*

Si pour GÜlich les MSC ont pour fonction de segmenter le discours en unités plus petites, ils me semblent avoir également pour tâche de relier ces segments (énoncés, interventions, échanges) de conversation en donnant des indications minimales sur les niveaux de textualisation relatifs des segments connectés. En cela, ils garantissent la cohésion du texte conversationnel, à l'intérieur des interventions, aussi bien qu'aux passages de l'une à l'autre.

Ce qui frappe le plus à la fin de ce survol rapide est l'étendue de ce qui reste à faire : un inventaire plus poussé des MSC, ainsi qu'un examen détaillé du fonctionnement propre de chacun d'eux, à travers une analyse précise de ses conditions d'apparition; des types d'actes de langage qu'il peut relier; des entités structurales qu'il peut articuler; des connecteurs pragmatiques, enfin, dont il possède certains traits minimaux, et qu'il peut remplacer...

Mais heu, pis bon, ben alors voilà, quoi !

(1) Lorsque Settekorn (1977, 205-207), à propos des particules RAD, signale qu'elles attestent une demande de "confirmation de rôle", il ne fait à mon sens que particulariser ces remarques.

* * * * *

BIBLIOGRAPHIE

- BACHMAN, Ch., & COHEN, A. (1980) : "Un yéménite dans une poste",
ETUDES DE LINGUISTIQUE APPLIQUEE 37, 80-96.
- CADIOT, A., CHEVALIER, J.-Cl., DEIESALLE, S., GARCIA, G., MARTINEZ, C.
& ZEDA, P. (1979) : "'Où mais non mais' ou : il
y a dialogue et dialogue", LANGUE FRANÇAISE 42,
94-102.
- CAHIERS DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE 1 (1980) : Actes de langage et
structure de la conversation, Genève, Université,
Unité de Linguistique française.
- de CORNULIER, B. (1980) : "Le détachement du sens", COMMUNICATION 32,
125-182.
- DANNEQUIN, C. (1980) : "La fessée aux orties", ETUDES DE LINGUISTIQUE
APPLIQUEE 37, 108-117.
- DUCROT, O. & al. (1980) : Les mots du discours, Paris, Minuit.
- FLAHAULT, F. (1978) : La parole intermédiaire, Paris, Seuil.
- GOLICH, E. (1970) : Makrosyntax der Gliederungssignale im gesprochenen
Französisch, München, Fincke.
- MOUCHON, J. (1980) : "Analyse d'une prise de parole en situation
scolaire", ETUDES DE LINGUISTIQUE APPLIQUEE 37,
97-107.
- SETTEKORN, W. (1977) : "Pragmatique et rhétorique discursive", JOURNAL
OF PRAGMATICS I, 195-210.
- SIRDAR-ISKANDAR, C. (1980) : "Eh bien ! le russe lui a donné trois
francs" in DUCROT, O. & al. : Les mots du dis-
cours, Paris, Minuit.
- de SPENGLER, N. (1980) : "Première approche des marqueurs d'interacti-
vité", CAHIERS DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE I,
128-148.

* * * * *